OBLATE FATHERS
DE MAZENOD SCHOLASTICATE
PERIODICAL ROOM
285 OBLATE DR.
SAN ANTONIO, TEXAS

DE MAZENOD
PERIODICAL ROOM
SCHOLASTICATE

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE

DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLESIASTIQUES

DE MAZENOD SCHOLASTICATE
OBLATE FATHERS
SAN ANTONIO

6498

CINQUANTE-CINQUIÈME ANNÉE (6e Série)

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE

DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME — MORALE — LITURGIE — DROIT CANON — ECRITURE SAINTE
PATROLOGIE — HISTOIRE SACRÉE

EX LIBRIS PROVINCIAE
PRO STUDIO THEOL.
S. S. CORDIS JESU

TOME CINQUANTE-CINQUIÈME

(Janvier à Décembre 1938)

DE MAZENOD SCHOLASTICATE
OBLATE FATHERS
SAN ANTONIO
205
A516A
V.55
6498

LANGRES

Imprimerie de l'*AMI DU CLERGÉ*, 4, rue Claude-Gillot

MCMXXXVIII

55e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 1 6 JANVIER 1938

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Docteur en Théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Vœux pour 1938

A tous les abonnés de l'*Ami*, qui lui restent fidèles malgré les gros soucis pécuniaires ;

A tous mes dévoués collaborateurs, qui font de leur mieux pour « servir » les abonnés, et pour alléger la si lourde tâche du Directeur ;

Bonne et sainte année, — et le Paradis à la fin de leurs jours

Bonne année : sans optimisme aveugle, sans pessimisme indigne d'âmes qui ont la foi et l'espérance dans les promesses du Rédempteur.

Sainte année : par la réalisation chaque jour du devoir d'état en union avec la volonté du Maître. « *Omnia possum in eo qui me confortat.* »

A. Rozier,
Directeur de l'*Ami du Clergé*.

Langres, le 30 décembre 1937.

Causerie de l'AMI sur les " Revues "

SOMMAIRE

I. Jules Cambon, sa carrière. — Les raisons pour lesquelles il n'a pas écrit de Mémoires. — II. Ses jugements sur les hommes d'Etat qu'il a connus. — III. Sa conception de la diplomatie et de son but. — IV. Les origines de Jean Charcot. — Son premier voyage au Pôle sud. — V. Les découvertes. — VI. Charcot après la guerre. — VII. Le dernier voyage ; le naufrage du *Pourquoi pas ?*

I

Parmi les grands diplomates de la troisième République, il est sûr que l'histoire gardera les deux noms de Paul et Jules Cambon. Paul était l'aîné ; c'était un contemporain de Joffre et de Castelnau, mais plus ancien qu'eux, puisqu'il était né en 1843. Son frère Jules avait deux ans de moins. Il est mort en 1935, à 90 ans. Sa carrière officielle couvre à peu près toute l'histoire de la République, sous ses trois formes successives : conservatrice, opportuniste, radicale. Avocat en 1866, il était auditeur à la Commission provisoire chargée de remplacer le Conseil d'Etat, en 1871. Il passa, en 1874, à la direction des affaires civiles de l'Algérie, devint préfet de Constantine en 1878, préfet du Nord en 1882, puis du Rhône en 1887, gouverneur général de l'Algérie en 1891, enfin ambassadeur à Washington en 1897. Son frère Paul l'avait précédé de 15 ans dans la « carrière ». Jules se fit un nom au cours des négociations de paix entre l'Espagne et les Etats-Unis, en 1898, dans lesquelles la France jouait le rôle de médiatrice. Son succès en cette rencontre le mit au premier rang. Il remplaça son frère à Madrid en 1902, preuve que l'Espagne lui gardait de la reconnaissance pour ses bons offices. Et enfin il devint ambassadeur de France à Berlin en 1907, tandis que son frère occupait l'ambassade si importante de Londres, de 1898 à 1920. On peut dire que ce fut pour le pays une bonne fortune d'avoir ces deux hommes aux deux postes les plus délicats et les plus influents. Tandis que Jules Cambon surveillait les armements de l'Allemagne et décelait ses volontés de guerre, Paul Cambon nous assurait le concours de l'Angleterre, qui devait se montrer décisif.

Jules Cambon entra à l'Académie française, en 1918.

Quel intérêt passionnant auraient pour nous des Mémoires détaillés d'un tel observateur ! Hélas ! ces Mémoires existent-ils ? C'est peu probable. Il nous faut recueillir seulement les miettes tombées de ses lèvres.

Nous avons déjà eu ici l'occasion de noter combien l'histoire de la Troisième République demeure enveloppée de légendes ou de mystères. Nous allons voir pourquoi il en est ainsi. Ceux qui ne savaient rien ont trop parlé : les journalistes et les politiciens de second ordre, — et ceux qui savaient tout n'ont rien voulu dire !

M. Abel Bonnard, le fin littérateur, l'auteur de romans où la réalité contemporaine la plus proche de nous est analysée avec tant d'acuité et de minutie, a consacré à Jules Cambon, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er novembre 1937, une délicieuse étude de quinze pages. C'est peu, pour notre curiosité ! Mais que de choses et que de suggestions, que d'insinuations curieuses, en ce court *Memento* à la gloire du grand disparu !

Abel Bonnard commence par un portrait de son héros, qui fut aussi son ami très intime :

« Je revois, dit-il, ce visage où une expression fine jouait sur des traits assez sensuels, ces yeux où les facettes de la malice brillaient dans la sereine clarté de l'intelligence, ces lèvres où se marquait une indulgence qui n'était pas toujours sans rapports avec le mépris Je n'ai pas connu d'homme dont la conversation m'ait paru plus profitable que celle de M. Cambon. Le premier avantage qu'elle avait était de dégoûter des mots à effet ; elle apprenait à quitter les idées frappantes pour des idées

justes... Une formule est une cage qui ne renferme pas toujours un oiseau. Plusieurs fois, quand j'avais dit au vieil ambassadeur une de ces phrases concises qui semblent arrêter la recherche de l'esprit, il ajouta à mon propos, sans me contredire, quelques mots fort simples, qui me firent voir que la vérité que je croyais avoir attrapée voltigeait encore, libre, devant moi, et je crois que la gratitude que je lui eus, en ces occasions, est à l'origine du prix infini que j'ai donné à ses entretiens. »

Jules Cambon avait un long passé, d'innombrables souvenirs. Cela commençait à Victor Hugo, exilé à Bruxelles sous le second Empire. Il avait connu de près des hommes tels que Mac-Mahon, Thiers, Gambetta, Ferry, puis toute la série, si longue et si diverse, des ministres de toute nuance et de toute capacité qui se sont succédés, au pas de course, depuis soixante ans ! Ajoutez à cela la plupart des grands personnages de la politique étrangère, soit en Amérique, soit en Espagne ou à Berlin. Quelle galerie d'histoire contemporaine ! Quel regret pour les historiens que tout cela soit perdu !

Et pourquoi Jules Cambon n'a-t-il pas voulu parler ? Abel Bonnard va nous le dire :

« Il n'aurait tenu qu'à lui d'écrire des mémoires où toute l'époque aurait reparu. Je l'en ai vingt fois pressé, prié, presque supplié. Il ne m'a jamais fait que des réponses évasives : s'il se refusait à cet effort, cela tenait sans doute à des raisons particulières, mais aussi, peut-être, à une disposition que je crois naturelle aux plus pénétrants des hommes, qui ont été intimement mêlés aux événements : *il leur faudrait ensuite soulever un trop lourd monceau d'erreurs, ébranler trop de préjugés, souvent associés à des sentiments honorables, pour révéler ce qui a été réellement.*

Les légendes se durcissent et se pétrifient avec une rapidité incroyable, elles prennent figure de traditions ; ce qui a été répété souvent paraît incontestable et devient bientôt sacré, *une fausse histoire se fait qui empêche la vraie ;* alors, tandis que ceux qui ont à peine effleuré le bord des événements nous fatiguent de leurs témoignages, parce qu'ils augmentent ainsi leur propre importance, ceux qui *ont vraiment aperçu le fond toujours ténébreux* des grandes affaires préfèrent se taire et s'en aller dans l'ombre avec ce qu'ils savent. »

Cela est-il assez clair ? Messieurs les historiens, mes confrères, retenez cet aveu, cette explication, cette théorie générale applicable aux grands témoins des faits historiques ! Dieu seul voit le fond des cœurs, des pensées, des intentions. La vraie histoire n'existe qu'en lui ! Nous la lirons, s'il lui plaît, dans son essence contemplée à découvert, au paradis, s'il nous accorde la grâce des grâces, celle d'y entrer. Au-dessous de Dieu, il est des hommes privilégiés qui sont à portée de savoir bien des choses. Mais ils ne les disent pas. Ce que nous appelons l'histoire, c'est la collection des papotages qui remplissent les mémoires d'un Barbier ou d'un Bachaumont, par exemple, au XVIII^e^ siècle, ou les plaidoyers tendancieux de certains acteurs, tels que Talleyrand ou le maréchal de Villars ou Guizot et tant d'autres ; c'est la légende fondée sur ces actes officiels qui ne sont trop souvent que des mensonges, ce que la foule doit croire, ce que l'on veut qu'elle croie, et que la postérité est bien obligée d'admettre. Heureusement, les très grands historiens savent deviner ce qui se cache. L'histoire est une reconstruction, une pénétration, une analyse de psychologie. Elle ne saurait être trop méfiante et trop scrupuleuse dans ses doutes et dans ses recherches, dans ses conjectures et ses affirmations.

Mais il y avait pour Jules Cambon une autre raison encore de ne pas écrire de mémoires : il ne croyait pas le public apte à les comprendre !

« Comme tout ce qu'il y a jamais eu de vrais sages, depuis la France jusqu'à la Chine, Jules Cambon jugeait qu'il faut parler aux gens non seulement selon les choses dont on les entretient, mais selon la faculté qu'ils ont de les comprendre. L'expression de sa pensée avait plusieurs plans. S'il devait converser avec des niais, il savait à merveille, sans tremper le moins du monde dans leur niaiserie, les renvoyer très contents de lui, parce qu'il les laissait satisfaits d'eux-mêmes S'il rencontrait ces demi-habiles qui s'interdisent tout progrès, parce qu'ils s'admirent dans tout ce qu'ils pensent, quelques hochements de tête approbateurs le dispensaient d'avoir avec eux une discussion inutile, et il ne se croyait nullement tenu de faire un effort herculéen pour les porter malgré eux jusqu'aux idées qu'ils ne pouvaient pas atteindre d'eux-mêmes. Il aurait pu prendre à son compte le grand mot de Fontenelle : « Si j'avais la main pleine de vérités, je ne l'ouvrirais pas pour le peuple. » et il aurait pris soin d'ajouter qu'en ce sens le mot peuple englobe beaucoup plus de gens qu'on ne le croit, et bien davantage encore ceux qu'une ignorance verbeuse et pour ainsi dire érudite sépare à jamais du réel, que les âmes simples qu'une ignorance humble et saine laisse près de lui... On sait que le vieux prince de Talleyrand, lorsqu'on lui disait quelque éclatante bêtise, se bornait à répondre : « A la bonne heure ! » Renan désarmait le sot qui l'avait attaqué en lui disant tout de suite : « Vous avez mille fois raison. » — « Ah ! vraiment ! » disait M. Cambon en des cas semblables. »

Telle est donc la vérité humaine ! Bien peu pourraient la supporter. Elle n'est pas faite pour tout le monde. Seule, la vérité divine, celle qui s'épanouit dans l'Evangile, est faite surtout pour les humbles et les petits, mais, pas plus que la vérité humaine, n'est accessible aux orgueilleux, aux fats, aux prétentieux !

Pourtant, il semble que le dédain du vulgaire allât un peu plus loin chez Jules Cambon, s'il est vrai qu'il « savait toujours acquiescer quand il ne valait pas la peine de contredire. » Acquiescer ! c'était sans doute dépasser la limite. Mais cela fait peut-être partie des règles de la diplomatie. Ecoutons Abel Bonnrad :

« Mais dans le libre commerce de l'amitié, quand il savait que ses paroles seraient comprises et qu'elles ne seraient pas répétées, M. Cambon devenait tout à fait sincère. Alors, il déployait la supériorité de son esprit. Je n'ai connu personne qui puisse être approché de lui, quand il s'agissait de mesurer, de peser, de juger les hommes. On ne le trompait pas sur leur qualité. Rien ne lui imposait... Ni l'infériorité outrecuidante, ni l'éloquence drapant la sottise, ni le mauvais ton qui se donne pour de l'esprit, ni cette enflure qui n'est que la pompe du vide, ne trouvaient grâce devant lui. Il condamnait ceux qu'il avait ainsi observés, en quelques mots sans éclat qui étaient des jugements sans appel. »

II

— Mais au moins, direz-vous, peut-on connaître quelques-uns de ces jugements ? Si Jules Cambon s'est refusé à la révélation de la véritable histoire, pouvons-nous savoir ce qu'il pensait des hommes qui la faisaient sous ses yeux ?

— M. Abel Bonnard a bien voulu nous livrer quelques-unes de ses appréciations Nous les réunissons ici d'autant plus volontiers que nous avons eu l'agréable surprise de les trouver presque toujours identiques à celles que nous professons nous-mêmes et que ces Causeries ont plus d'une fois reflétées.

« Tout le personnel de la III[e] République avait été offert, dit M. Bonnard, à son examen ; il avait vu passer devant lui la longue suite des ministres, et, s'il ne trouvait pas les premiers très grands, il trouvait les derniers très petits. *Le vrai caractère du régime était*, à ses yeux, *dans cette chute continue*, mais de plus en plus rapide. Gambetta et Jules Ferry possédaient l'un et l'autre, selon lui, quelques qualités d'hommes d'Etat que le système politique auquel ils s'assujettirent ne leur permit pas de développer. Gambetta avait quelque chose de facile qui plaisait et qui attirait ; il était, sinon cultivé, du moins frotté de beaucoup de choses ; il citait Malebranche, ce qui pouvait faire croire qu'il l'avait lu. Ferry, au contraire, était un homme peu agréable, mais je crois que Jules Cambon l'estimait davantage ; il m'a dit n'avoir connu personne de plus courageux. Il faisait également cas de Challemel-Lacour, ce qui me rendait bien aise, car j'ai toujours été porté à mettre à part ce bourgeois âpre, mais hautain [1], en qui je crois voir un aristocrate manqué, et qui, parmi les hommes en vue de la France d'hier, est un des très rares qui ne se soient jamais souciés d'être populaires. Les hommes qui suivirent paraissaient à Jules Cambon déjà fort inférieurs à ceux-là, et, pour ne donner qu'un indice de ses sentiments, il mettait Waldeck-Rousseau bien au-dessous de ses principaux prédécesseurs [2]. »

Mais nous aimerons aussi à connaître le sentiment de Jules Cambon sur d'autres personnages que les médiocres ministres de la III[e] République.

« On sera peut-être surpris d'apprendre qu'il ne gardait pas un mauvais souvenir de Bethmann-Hollweg et qu'il regardait les mots dont la mémoire de ce chancelier reste chargée comme arrachés à sa sincérité par la violence des événements ; il ajoutait qu'un homme comme Bulow, plus fin, plus matois, se serait bien gardé de lâcher de pareils aveux. Voici une anecdote qu'il aimait à rapporter et qui prouve que Bethmann-Hollweg avait fait d'honnêtes et sérieuses réflexions sur l'histoire.

Un jour que l'ambassadeur et le chancelier causaient librement, l'Allemand dit au Français :

— Pour les choses de l'esprit, j'en conviens, pour la philosophie et les sciences, c'est vous, maintenant, qui êtes en tête ; le temps n'est plus où l'Allemagne tenait le flambeau.

— Et à quoi attribuez-vous cela ? demanda M. Cambon.

— A la victoire. M. de Bismarck a fait de nous un grand peuple, mais...

M. Cambon trouvait cette parole profonde ; j'en juge de même et je la livre à ceux qui lui donneront une suite dans leur esprit. »

Nous disions, il n'y a qu'un instant, que les historiens pourront apprendre de Jules Cambon et de son silence voulu à se méfier des documents dont ils disposent, s'il est vrai que ce sont ceux qui ne savent pas qui parlent et que ceux qui savent se gardent bien de parler. Mais je trouve dans l'article de M. Bonnard quelque chose de plus directement adressé aux écrivains d'histoire, et plus particulièrement aux professeurs :

« Il est bon, dit-il, que le politique soit un homme cultivé : sa culture étend son expérience, elle lui donne des points de vue supérieurs d'où il peut dominer ce qu'il fait. *Mais il n'importe pas moins que l'homme cultivé, s'il prétend juger les politiques, ait approché des affaires, ne serait-ce que par des relations étroites et suivies avec ceux qui les pratiquent.*

« Que de fois nous avons parlé, M. Cambon et moi, des livres d'histoire écrits par les professeurs ! Ce sont souvent des ouvrages imposants ; ils n'ont que le défaut d'être systématiques. Un professeur qui veut rendre compte d'un des drames de l'histoire commence par s'enfermer loin des hommes. Tout ce qu'il assure repose sur des documents. A Dieu ne plaise que je montre du mépris pour les documents ; eux seuls nous permettent de nous figurer des événements dont nous n'avons pas été témoins : ils nous donnent le moyen d'approcher de la vérité, mais ils sont bien loin de nous la livrer tout entière ; un d'eux peut nous tromper au contraire, s'il est retiré de l'ensemble où il prend son sens, et nous risquons alors de voir le témoignage d'une vérité dans ce qui n'a peut-être été que l'instrument d'un mensonge. Le professeur gèle la réalité pour la comprendre ; son penchant le plus naturel est de nous démontrer que tout ce qui est arrivé était inévitable. Dans ce partage de fatalité et de hasard d'où l'histoire résulte, et dont Cournot a si bien montré les proportions, le professeur est porté à outrer la part du destin. Le politique, au contraire, sait par expérience les points délicats, les moments inconnus où l'événement aurait pu se renverser d'un autre côté, où un autre possible aurait pu devenir le réel ; c'est la connaissance et le sentiment de ces hasards qui autorisent son action et l'encouragent à déployer tout son art. »

Nous tendrions à croire que la pratique du confessionnal, l'expérience qu'elle donne des âmes, l'attention aux événements qui marquent la courbe d'un esprit humain et l'inclinent tantôt d'un côté tantôt de l'autre, remplacent pour le prêtre l'expérience des affaires et le rendent imperméable aux fallacieuses constructions ou reconstructions des historiens-professeurs, qui ne voient partout que déterminisme et destins inéluctables.

Ce qui pourrait pourtant nous séparer d'un Jules Cambon, c'est notre habitude de tout ramener à la règle morale. Mais justement, l'expérience du confessionnal adoucit les appréciations de la morale rigide. La confession est d'origine divine. Ceux qui l'ont attribuée aux hommes manquaient de la plus élémentaire psychologie. Les hommes sont pour les règles toutes faites ; un Dieu seul pouvait joindre à un idéal moral sublime comme celui de l'Evangile, la compréhension si pénétrante de l'humaine faiblesse, qu'il estimât nécessaire d'instituer ce tribunal des grâces qu'est le sacrement de pénitence, puisque le rôle du prêtre y consiste essentiellement à écouter, encourager et absoudre !

C'est pour cela que nous sommes capables de comprendre un Talleyrand aussi bien que le grand diplomate qu'était Jules Cambon. Il voyait, lui, le fin du fin dans la pratique du métier. Nous voyons, nous, dans cet homme taré, la grande tradition qu'il tenait de son état d'ecclésiastique délégué à la politique.

[1] Rappelons que Challemel-Lacour était un adversaire acharné du catholicisme, mais Louis Veuillot le mettait aussi tout à fait à part des sectaires imbéciles et ignorants.

[2] Nous ne pouvons comprendre le renom de Waldeck-Rousseau comme homme politique. Il fut l'auteur de la Loi sur les Associations, qui, juridiquement et moralement, est une monstruosité. Il donna la Présidence du Conseil à Combes, quand il la quitta lui-même, ce qui était une impardonnable erreur. On ne peut pas être moins clairvoyant, moins profond, moins sensé qu'il le fut !

« Peu après la fin de la guerre, comme il avait, au cours d'une conversation avec Clemenceau, nommé Napoléon Ier : « Oh ! celui-là, dit Clemenceau, c'est un monstre. » Si l'on prend ce mot dans son sens latin, pour désigner un individu qui peut être orné de dons inouïs, mais que sa nature n'associe pas au reste des hommes, M. Cambon était du même avis, et il avait un sens trop profond de l'intérêt de notre pays pour juger autrement l'individu prodigieux qui s'est fait une si grosse gloire aux frais de la France. Talleyrand, au contraire, au-dessus des vices et des défauts qu'il dépasse par les sommets, lui paraissait représenter la tradition de notre vraie politique, parmi les bouleversements où presque tout le monde en avait perdu le sens. Nul n'était plus éloigné que M. Cambon de ces historiens qui se jettent impétueusement dans les considérations morales, parce qu'il est, en effet, beaucoup plus facile de se faire valoir en étalant de beaux sentiments que de se signaler par l'expression d'une pensée forte. Il ne jugeait pas que flétrir dût dispenser de comprendre et il savait bien que lorsqu'un personnage de l'histoire a été ainsi pénétré et comme possédé par notre esprit, il est jugé plus sûrement que de toute autre façon, rien ne pouvant le retirer de la place où il a été fixé par l'intelligence. »

III

Si M. Cambon s'est montré si discret sur tout ce qu'il savait des mystères de l'histoire contemporaine, il a du moins voulu faire connaître son sentiment sur la carrière qu'il avait si brillamment illustrée. Il a écrit un livre intitulé *Le Diplomate*, « feutré de sagesse, avec quelques pointes, » et ce livre, nous dit M. Abel Bonnard, « est tout en dedans et bien plus fait pour le rappeler à ses amis que pour le faire voir aux gens qui ne l'ont pas connu. » Mais ce n'est pas seulement dans ce livre qu'il faut chercher ce qu'il pensait de sa profession et la haute idée qu'il s'en faisait. Cela ressortait bien davantage encore de ses propos. Il avait fait la philosophie de l'histoire de la diplomatie. Pourquoi les peuples ont-ils voulu avoir des agents de liaison que l'on nomme les diplomates ? Evidemment pour tâcher de limiter les guerres. Sans doute, la diplomatie, plus d'une fois, surtout dans ses origines, a servi plutôt d'officine d'espionnage, de bureau des renseignements, dans le but de mieux préparer les guerres. Il est pourtant incontestable que l'emploi de la diplomatie permanente, qui a été introduite en Europe par le Saint-Siège, avait pour but d'établir des contacts utiles et de prévenir les causes de conflits, s'il était possible, de les guérir aussi lorsque l'on n'avait pu les éviter.

M. Cambon demeurait fidèle à cette origine et à ce principe fondamental de la diplomatie. C'est M. Bonnard qui nous l'assure : « La diplomatie, dit-il, était pour lui, dans un certain ensemble et un certain équilibre une fois donnés [3], *l'art de conserver la paix* en supprimant ou en émiettant au moins les difficultés qui menacent de la rompre. »

Cette conception de la diplomatie suppose que les hommes qui la pratiquent possèdent une haute dose de modestie, de dévouement, d'esprit de sacrifice, toutes choses éminemment chrétiennes.

[3] Notez cette réserve qui doit avoir pour but de justifier la diplomatie belliqueuse d'un Richelieu, lequel n'avait pas encore atteint ce « certain ensemble » et ce « certain équilibre », après lequel il n'aurait plus songé sans doute qu'à « conserver la paix ».

« Au lieu de prétendre fournir aux hommes le seul drame auquel leur âme doive s'intéresser, la politique se propose de préserver un ordre où ils puissent se développer selon eux-mêmes, et *son œuvre est d'autant plus méritoire que la plupart de ceux qui en auront le bénéfice en jouiront en ingrats.* »

Le maintien de la paix suppose quantité de difficultés vaincues au jour le jour. Le public ne se doute pas, ne doit pas se douter de ce que cela coûte d'efforts quotidiens à ceux qui représentent la nation au dehors. C'est grâce à eux qu'il peut s'épanouir dans le travail ou, par moments, dans le plaisir. Il est loin de penser qu'il doit son repos aux veilles, aux soins, à l'intelligence, à la perspicacité de quelques hommes : le ministre des affaires étrangères et ses diplomates. Il est des temps où de furieuses poussées vers la guerre se produisent. Nous en savons quelque chose. Nous avons entendu le cri aveugle et absurde : « Des avions ! Des canons ! pour l'Espagne ! » Les diplomates qui freinent sur ces violences payées par l'étranger, selon toute vraisemblance, ont du mérite. Jules Cambon était de ceux qui acceptent d'être oubliés, pourvu que la France ait la paix, ou, si elle ne peut l'avoir, qu'elle soit avertie à temps des périls qui la menacent.

On aime à savoir qu'il réhabilitait, dans sa pensée, un homme qui fut incompris de son époque et qui n'est pas encore bien compris de la nôtre, un homme qui ne vécut que pour le bien du pays et qui mourut impopulaire, après avoir préservé ou rétabli la paix au cours d'un long ministère de 17 ans : le cardinal de Fleury (1726-1743) :

« C'est parce qu'il se faisait cette humaine et noble idée de son art, écrit le délicat académicien dont nous analysons l'article, que M. Cambon admirait ceux qui l'avaient compris de même, et Talleyrand parmi eux, et, dans un temps plus lointain, ce cardinal de Fleury que Talleyrand admirait aussi, et qui, comme beaucoup d'autres bons ministres, n'est si oublié que parce que le bonheur qu'on procure aux hommes laisse moins de trace dans leur mémoire que les malheurs qu'on leur cause. »

L'injustice des hommes éclate en ce qu'ils appellent *grands hommes* ceux qui opèrent de grands changements sur la terre, tandis que les *grands diplomates* qui n'ont travaillé que pour la paix sont peu connus et peu admirés.

On sait que Talleyrand se glorifiait du titre de « grand Européen ». Le nationalisme exagéré n'arrive pas à comprendre cela. Il semble pour lui que l'on n'aime pas assez son pays si l'on garde du respect et de l'amitié même pour les autres pays. Jules Cambon était à mille lieues de ces étroitesses. Il était, avant que Bergson eût écrit là-dessus, pour la « morale de la cité ouverte. »

« Attaché de tout son zèle au service de son propre pays, dit Abel Bonnard, mais n'en concevant la grandeur que dans un ensemble où les autres nations auraient gardé leur juste importance, il était fait pour s'entendre avec ces Européens, tels que Louis XVIII, Talleyrand, Wellington et Metternich, qui, après le cyclone de la Révolution et du premier Empire, essayèrent de refaire un ordre dont la paix fût le résultat. Il aurait pu travailler avec ce cardinal de Fleury qu'il admirait, comme avec Hugues de Lionne ou Colbert de Torcy et, tel qu'il était, recevoir en les comprenant des instructions de Riche-

lieu. Il aurait pu entrer dans les dialogues de Louis XI et de Commynes, ou causer de son art avec ces politiques si experts du XVI[e] siècle, et plus volontiers, si je ne me trompe, avec Guichardin qu'avec Machiavel qui, en vrai homme de lettres, donne un éclat scandaleux à des vérités que les sages se contentent de murmurer dans la sûreté de leurs entretiens. »

La fin de la phrase méritait d'être citée. Machiavel a eu le tort de crier sur les toits de ces choses qui gagnent à être méditées dans le secret, et de donner comme des règles de conduite ce qui n'est que la triste nécessité de certains moments de la diplomatie.

Jules Cambon était un grand lettré, mais de ceux qui voient dans les lettres non un amusement, un feu d'artifice, mais un vêtement de l'âme, une haute élégance, la parure de l'esprit, tissée avec tout ce que les humains ont pensé et dit de plus exquis et de plus sage.

« Ses goûts et son goût l'écartaient des romantiques ; il aimait notre littérature classique comme un palais où les secrets de l'homme sont illuminés ; il se plaisait à ces œuvres où les vérités les plus amères sont présentées avec un agrément souverain. Il admirait à l'extrême les Memoires de Retz. Il était loin de Voltaire, léger quand il n'est pas pervers, et qui souvent nous donne le change sur la valeur de ses pensées par leur mouvement ; il était plus près de ce Montesquieu qui est composé d'un bel esprit et d'un grand esprit, et dont il prenait la bonne moitié ; il était tout près de ce Fontenelle que Nietzche admirait si fort pour avoir su, dans ses *Dialogues des morts*, donner aux idées les plus hardies l'expression la plus mesurée. Les préférences de M. Cambon, en littérature, le privaient sans doute de certaines beautés. Mais tout a ses inconvénients : le bon goût impose des lisières, le mauvais goût ouvre des abîmes. »

Cet homme si fin, si droit, si vigoureux d'esprit, avait aussi un très haut caractère. Il savait prendre, sans effort et comme chose allant de soi, une autorité qui servait à son pays de rempart contre les critiques possibles des étrangers. Voici un exemple curieux de ce prestige reconnu de tous.

On sait que, sous Bethmann-Hollweg, l'Allemagne avait un secrétaire d'Etat aux affaires étrangères qui se nommait von Kiderlen-Wachter.

« C'était un Allemand sanguin, violent, parfois brutal ; ils se trouvèrent aux prises lors des négociations du traité d'Algésiras et M. Cambon sut si bien s'imposer à son adversaire qu'il naquit entre ces deux hommes si différents une sincère amitié. M. Maurice Pernot, qui a très bien connu Jules Cambon et qui saurait très bien en parler, m'a raconté une anecdote que je veux rapporter ici. L'Allemagne était alors convaincue que les Anglais se désintéressaient du litige qui l'opposait à nous. Soudain, parut une note qui déclarait que rien de ce qui se passait au Maroc n'était indifférent au gouvernement de Sa Majesté. Kiderlen ne retint pas sa colère : « C'est ça, dit-il à notre représentant, vous avez eu peur en traversant le bois et vous avez sifflé pour appeler le grand frère. » L'insolence était trop forte, il n'était pas possible de la supporter. D'autre part, riposter sur le même ton, c'était pousser ce brutal à des mots irréparables. M. Cambon se leva ; s'approchant de Kiderlen, qui, depuis le commencement des négociations, avait déjà senti les atteintes de son influence, il lui pinça le bout de l'oreille entre ses doigts, et, comme s'il eût grondé un enfant : « Savez-vous, mon gros, lui dit-il, que ce n'est pas gentil du tout, ce que vous me dites là ? » L'autre fut penaud, le Sage avait repris l'avantage. »

On aime les traits de ce genre. Ils révèlent une maîtrise de soi, un à-propos, un doigté, une sûreté de geste et de parole que l'on ne peut comparer qu'à la rapidité et à la précision des réflexes d'un grand aviateur en face d'un mortel péril.

En terminant, il ne sera pas sans intérêt de connaître le jugement de Cambon sur ce traité de paix de Versailles auquel il ne fut mêlé qu'en apparence, car ses avis n'y furent guère écoutés.

« Je crois, écrit Abel Bonnard, qu'il était resté offensé de l'incohérence, de l'improvisation et de la légèreté qu'il avait vu paraître dans des négociations d'une si grande conséquence. La politique étrangère que les gouvernements français suivirent depuis lors, et qui est restée aussi loin du réel dans ses mollesses que dans ses rigueurs, ne pouvait avoir de critique plus perspicace que cet homme qui eût été capable d'en définir et d'en pratiquer une autre. Considérant tous les dangers qui menacent la France, il était moins encore effrayé de ces périls que de la façon dont les Français réussissent à ne pas les voir, *tandis qu'un régime incorrigible détruit le pays en y développant ses défauts.* »

Nous avons souligné ces derniers mots. Ils impliquent une profonde désillusion. Ce grand républicain n'a jamais vu la République de son rêve. Il était entré dans la carrière des honneurs, sous Thiers. Il avait conservé de ses débuts une légère aversion pour les hommes de droite, qui s'étaient montrés alors si divisés, si présomptueux, si mesquins, si impuissants, avec les meilleures intentions du monde. Mais les épigrammes qu'il lançait parfois contre eux n'étaient rien en comparaison de la sévérité de ses jugements pour les hommes qui n'ont su donner à la France d'autre programme politique que ce mot absurde et enfantin : « Toujours plus à gauche ! » Le « sinistrisme » n'avait pas de censeur plus sévère et plus convaincu que lui.

« Les moindres mots qui lui échappaient donnaient une idée des réflexions qu'il avait faites dans cet ordre-là. Un jour que l'un de nous deux avait rappelé à l'autre la fameuse boutade de Cavour que la pire des Chambres vaut mieux que la meilleure des antichambres : « Cela n'est pas vrai », me dit M. Cambon. Et comment Cavour, en effet, ferait-il autorité sur ce point, puisqu'il est loin d'avoir connu la pire des Chambres ?

Une autre fois, un beau parleur s'évertuait devant nous à distinguer démocratie et démagogie. M. Cambon me regarda, et avec cette moue qui donnait à son visage une expression si particulière : « Mais, me dit-il, c'est la même chose. »

Sur quoi, M. Bonnard ajoute : « Il a dit des paroles bien plus fortes que celle-là. » Mais peut-on espérer que de tels propos éveilleraient les aveugles qui conduisent ce pays aux abîmes ? Nous roulons sur une pente. Où nous arrêterons-nous ? Dieu le sait. Et nous ne pouvons faire rien de mieux que de le prier d'avoir pitié de nous. *Domine, usquequo ?*

IV

La vie d'un Jules Cambon atteste qu'il y a pourtant encore des hommes d'intelligence, de courage, de travail, de dévouement chez nous. L'homme dont nous allons parler maintenant fut, dans un domaine tout autre, un spécimen de vrai Français,

lui aussi. Il s'agit de Jean Charcot, le grand explorateur polaire, sur lequel la *Revue hebdomadaire* a publié toute une série d'articles, depuis son n° du 30 octobre 1937, sous la signature de Marthe Oulié.

Nous passerons rapidement sur les premières années du héros. On sait que Jean-Baptiste-Etienne-Auguste Charcot était le fils du célèbre médecin de la Salpêtrière, Jean-Martin Charcot (1825-1893), qu'il était docteur en médecine comme son père, mais qu'il se jeta dans la carrière de l'océanographie et de l'exploration.

Il était né à Neuilly-sur-Seine, en 1867. Il avait donc 26 ans quand il perdit son père. Mais la gloire de ce dernier le poursuivait. Il sentait que son nom était à la fois une fierté et une obligation pour lui. Il entendait non seulement ne pas déchoir, mais encore ajouter à l'éclat de cette renommée. Il se borna d'abord à obéir à la suprême volonté de celui qu'il pleurait et qu'il admirait. « Tu seras médecin », lui avait dit son père. Ses études n'étaient pas achevées. Il se hâta de préparer sa thèse et devint docteur en 1895, avec un travail sur la *Polyomyélite antérieure chronique*. Il tint aussi à recueillir l'enseignement de son père dans une revue intitulée *Les Leçons du mardi*. De 1895 à 1897, il fut chef de clinique de Raymond, à la Salpêtrière. Il travailla ensuite pendant trois ans à l'Institut Pasteur, auprès de Roux et de Metchnikoff. A cette époque il s'attaquait surtout au grave problème du cancer. Il fut même atteint d'une affection que l'air marin devait seul guérir.

Pourtant, dans son esprit, une inquiétude grandissait. Etait-il bien dans sa voie ? Pouvait-il, en médecine, magnifier encore le nom de Charcot ? Il en doutait, il se sentait attiré ailleurs : la mer le tentait.

« En médecine, je ne serai jamais que le fils du grand Charcot, » disait-il tristement. Une querelle avec Léon Daudet le confirma dans cette pensée. Ils avaient été très amis, comme leurs pères. Mais au concours de l'internat, Jean avait été reçu et Léon refusé, et il lança à son ami devenu un rival ce sarcasme : « Il n'a été reçu que parce qu'il était le fils de Charcot ». Jean ne put lui pardonner cette injustice. Et il prit la médecine un peu en dégoût, du moins celle qui s'exerce dans le grand public.

Depuis son enfance, il avait le goût de la navigation. Un an avant la mort de son père, il avait déjà acquis un vrai yacht de mer, le *Courlis*, et il s'était fait inscrire comme membre de l'Union des yachts français.

> « Pour la première fois, il connaissait l'ivresse d'être maître à son bord, de hisser au soleil une voile qui claque, de sentir frémir sous ses pieds une coque bien vernie, de tenir en main une barre sensible. Au premier appareillage, dès que le bout-dehors piqua dans l'écume, et que la houle se saisit du petit navire, il eut un grand éclat de rire joyeux. Il partait à la conquête d'un monde, comme dans ses rêves d'enfant... »

Son père lui avait laissé une belle fortune. Sa mère, généreusement, refusait toute pension. Le jeune docteur disposait donc d'une liberté rare pour organiser sa vie. Il vendit le *Courlis* et acheta son premier vrai bateau : le *Pourquoi pas ?* Ce n'était pas encore celui sur lequel il devait s'illustrer ; il devait y avoir plusieurs *Pourquoi pas ?* Ce nom lui plaisait comme un défi à l'adversité, comme un appel aux grandes aventures utiles et désintéressées.

Au début, il ne songeait encore qu'à acquérir à fond la science et l'expérience du marin. Il ne dépassait pas le stade du grand sport. A peine en possession de son nouveau bateau, il lance l'annonce suivante :

> « Propriétaire du yacht de 15 tonneaux *Pourquoi pas ?* appartenant à l'Union des Yachts français, construit et gréé en France et monté par un équipage français, je lance un défi à tous les yachts étrangers, français ou francisés, jaugeant de 10 à 20 tonneaux, dans une course à une traite dont le parcours sera le suivant : départ du Havre, virage d'une bouée à Cowes, virage à Cherbourg et retour au Havre. »

On sait que Cowes est dans l'île de Wight et que c'est un centre célèbre de régates. On ne nous dit pas si le tournoi eut lieu et si Charcot y fut vainqueur. Peu importe, du reste : c'est le geste qui nous intéresse. Il révèle son enthousiasme, son ardeur, ses goûts intimes.

Sur ces entrefaites, Jean Charcot se maria. Cette union fut un drame. On a vu qu'il s'était brouillé avec Léon Daudet. En dehors de la rivalité médicale, il y avait eu une rivalité sentimentale. Tous deux fréquentaient chez Victor Hugo, dans leur jeunesse. Quand le patriarche mourut, en 1885, Charcot avait 18 ans. Or, Jeanne Hugo épousa Léon Daudet, avec qui elle divorça au bout de peu de temps. Jean Charcot la rencontra à Dinard et crut, comme il disait, qu'il pourrait lui donner le bonheur. Ils s'épousèrent en 1896. Disons tout de suite que le mariage ne fut pas très heureux. Et cela aussi le poussait aux lointains voyages maritimes.

Pendant l'hiver de 1901-1902, il publie, en collaboration avec Clerc Rampal, un petit traité intitulé : *La Navigation mise à la portée de tous*.

Le voilà complètement pris par la mer. Il a vendu le premier *Pourquoi pas ?* et même le second, pour acquérir une goélette en fer de 214 tonneaux, *Rose-Marine*. Et il fait, en 1902, un beau voyage en Islande. Ce fut sa première exploration proprement dite. *Rose-Marine* n'est pas seulement un bateau de plaisance, on y travaille. Quand il revient, il rapporte une étude sur les « pays à glaces flottantes », sur les « vapeurs » des volcans de Jean-Mayen qui sont, en réalité, des poussières constituant les transports éolithiques, et aussi sur le cancer, la lèpre, les échinocoques, enfin sur les pêches de ces régions de haute latitude. Une collection de 500 photographies illustrait ces recherches. La réputation du jeune navigateur commençait à dépasser le monde du yachting pour s'imposer à l'attention des savants.

Sa femme ne l'avait pas suivi ; elle n'avait aucun de ses goûts. A son retour, il dut se rendre à l'évidence : sa vie familiale est brisée. Dès lors, il se tourne entièrement vers la science, mais il recherche les longues absences, les plus longs voyages que le globe puisse fournir. Il devient explorateur. Il n'a plus personne ici-bas : son père et sa mère sont morts, sa femme n'existe plus pour lui, ses sœurs sont mariées, l'une avec l'avocat Liouville, l'autre avec Alfred Edwards. La première, devenue veuve, allait épouser Waldeck-Rousseau. Edwards et Waldeck ne s'aiment guère.

Charcot préfère prendre le large que de s'enliser dans la « vie dorée » parisienne !

Il médite donc une expédition polaire. La France s'était jadis distinguée dans ce genre d'exploration ; mais depuis longtemps elle s'était retirée des rangs. Quatre expéditions avaient marqué le début du XX[e] siècle. L'Anglais Scott à bord de la *Discovery,* l'Allemand von Drygalski sur le *Gauss,* l'Ecossais Bruce avec la *Scotia,* le Suédois Nordenskjold avec l'*Antartic* étaient coup sur coup partis à la conquête du pôle, s'attaquant tantôt au pôle Nord, tantôt au pôle Sud. Mais il y avait trois quarts de siècle, depuis Dumont d'Urville, que pas un navigateur français ne s'était signalé dans ce domaine. Jean Charcot résolut de poursuivre l'œuvre des grands navigateurs du passé. Il lui fallait un navire, une mission officielle, un équipage, et beaucoup d'argent. En Angleterre, il suffit de lancer une souscription publique pour ce genre d'entreprises : on trouve tout de suite ce que l'on veut. En France, nous n'avons guère que le gouvernement ou les Sociétés savantes qui aient coutume de subventionner ces coûteux voyages.

Dans les premiers jours de décembre 1902, le journal l'*Intransigeant* donnait, sans que Charcot y fût pour rien, un entrefilet annonçant son prochain départ pour le pôle Nord. Il se trouva que par hasard un jeune ingénieur, Paul Pleneau, tomba sur cet article. Il avait 33 ans, alors que Charcot en avait 36. Il était directeur d'une Société de construction de machines à vapeur. Sa jeunesse avait été passablement légère ; il avait fait la fête : il en était las sans doute, car il eut tout de suite la pensée de s'offrir à Charcot. Il va le trouver. Charcot lui dit sa surprise : « Ces journalistes en savent plus long que moi ! Ce n'est encore qu'un projet... » Mais Pleneau insiste aimablement :

« Je suis ingénieur, je connais les machines à vapeur, je connais la mer. Sauf pour faire la cuisine, je crois que je pourrai vous être utile. Si vous me le permettez, pour garder le contact, je vous téléphonerai pour savoir quels sont vos projets, le dimanche matin, vers 10 heures.

— C'est entendu ! »

Et Charcot lui tend la main. Une grande amitié vient de naître. De dimanche en dimanche, Pleneau appelle Charcot à l'écoute. Les deux amis se communiquent leurs intentions. L'affaire marche d'abord lentement. A la fin de janvier 1903, Charcot, après avoir consulté l'explorateur belge Gerlache, se décide à faire construire un navire en bois capable d'affronter les glaces et à l'essayer dans un premier voyage au nord de l'Islande. Il confie le travail aux chantiers de St-Malo. Il s'agissait de fabriquer, en cinq mois, un trois-mâts goélette d'une résistance à toute épreuve.

La construction fut soignée de façon admirable :

« Toutes les pièces... étaient de qualité *trois fois* supérieure à ce qu'exigeait le bureau *Veritas :* la coque était renforcée au niveau de la flottaison par des barrots transversaux. L'étrave était munie d'une armature en bronze qui fut renforcée par des ferrures en V. Un soufflage était destiné à protéger la coque contre le choc des glaces. L'hélice pouvait, au besoin, être remontée dans un puits. Pour éviter la formation de glaces contre les parois intérieures, un feutrage de deux centimètres garnissait le vaigrage [4]. »

[4] Le vaigrage est le revêtement intérieur d'un navire.

Malheureusement, il fallut économiser sur l'achat de la machine auxiliaire de 125 chevaux, ce qui devait amener bien des déboires.

Le bateau s'appela simplement *Le Français.* Il ne jaugeait que 250 tonneaux, et avait 32 mètres de long. Mais il était solide et c'était le principal. Pleneau avait obtenu de sa Société un congé de quatre mois, jugé suffisant pour l'expédition projetée.

Soudain, un coup de théâtre : le gouvernement suédois annonça qu'il organisait des recherches pour retrouver Nordenskjold parti depuis 1900 et qui aurait dû revenir en 1902. Charcot songe aussitôt à se mettre sur les rangs. D'abord l'entr'aide est une loi des explorations polaires, ensuite une subvention sera la bienvenue. Seulement, il s'agit de changer de route et de direction. Au lieu du pôle Nord ce sera le pôle Sud. Au lieu de quatre mois d'absence, ce sera environ douze mois. Charcot écrit à son ami l'ingénieur : « En allant dans le nord, pour faire du bon, il fallait nous engager très avant et nous étions à peu près sûrs de l'hivernage. Dans le sud, nous sommes sûrs de réussir, de très bien réussir, car il y a eu très peu d'exploration et il suffit, pour ainsi dire, d'y aller pour trouver du nouveau et faire une grande et belle œuvre. »

Pleneau est très embarrassé tout de même. S'il part, il ne peut plus se contenter d'un congé, il faut qu'il démissionne et perde sa place. Mais son cœur parla plus haut que son intérêt. Son télégramme fut d'une brièveté et d'une grandeur romaines : « *Où vous voudrez. Quand vous voudrez. Tant que vous voudrez !* »

A quoi Charcot répondit : « *J'en étais sûr. Merci !* »

L'Académie des Sciences, d'autres Sociétés encore, le gouvernement suédois, le gouvernement français, le grand public accordèrent des subsides. Le *Matin* avait fait une souscription qui rapporta 150.000 francs. L'expédition disposait en tout de 450 000 francs. L'équipage comprenait un patron, un chef mécanicien et un second, un maître d'équipage, quatre matelots, un chauffeur, sans parler de Pleneau et de Rallier du Baty, élève de la marine marchande, volontaire, de deux officiers de marine et de trois passagers, l'explorateur belge Gerlache, et deux naturalistes, Bonnier et Perez. Il y a encore deux domestiques, Dayné et Paumelle, en tout 19 personnes.

Le 15 août 1903 a lieu le départ, par gros temps Mais un accident marque l'appareillage, un matelot est tué. Charcot est contraint de remettre le voyage à quinze jours. Cette fois, la mer est plus calme. Le navire quitte la France, accompagné des vœux des spectateurs. Chaque homme y a son petit coin à part. Charcot sait, par lui-même, que l'on tient à son indépendance relative. C'est une condition indispensable pour maintenir le moral, en dépit des heurts inévitables de la vie en commun. En route, on achève l'aménagement du bateau et l'on installe le laboratoire sur le pont.

La marche est assez lente. On met trois mois pour atteindre Pernambouc. Dans la passe il faut recourir aux pilotes, mais quand ils voient sur les papiers du bord le nom du commandant, ils refusent toute rétribution de la part du fils du grand Charcot, qui avait soigné l'empereur du Brésil.

A Pernambouc, Charcot doit se séparer de Gerlache, Bonnier, Perez, qui n'ont pas le courage d'aller plus loin. C'est une première épreuve. Le commandant réunit son équipage, il lui décrit les périls, la longueur, la monotonie de l'expédition et rend à chacun sa liberté. Mais tous expriment leur volonté de le suivre. On part pour Buenos-Ayres, où l'on doit attendre l'arrivée des deux savants réclamés au Museum par télégraphe. Un accident de machine s'étant produit, c'est la République argentine qui prend à sa charge les frais de la réparation. Un jour de janvier 1904, débarquent enfin les deux docteurs ès-sciences, à l'air effacé, timide, correct. Ils se nomment Turquet et Gourdon. Ce dernier surtout séduit tout le monde par sa gentillesse. « J'avais toujours rêvé, explique-t-il, de voyages aux pays chauds !... » Et tout l'équipage de rire aux éclats.

On apprend sur ces entrefaites que Nordenskjold est retrouvé et qu'il arrive à Buenos-Ayres sur le navire argentin *Uruguay*. Il est reçu avec enthousiasme. Charcot est de la fête. L'explorateur suédois vient à son bord. Il donne ses avis et fait cadeau à ceux qui s'étaient inscrits parmi ses sauveteurs de magnifiques chiens groenlandais. Il renseigne Charcot sur les dangers de l'expédition qu'il va poursuivre.

Le *Français*, chargé de cadeaux et de souhaits, reprend alors sa route vers la Terre de Feu. Sa dernière escale est Ushuaia, un petit port de baleiniers et de caboteurs, l'agglomération la plus australe du globe, appartenant à la République argentine. Enfin, le 24 janvier 1904, on appareille vers le sud. C'est le vrai *départ*, cette fois. Charcot réunit son monde et fait un petit discours :

« Mes garçons, dit-il, à partir de maintenant, je vous préviens que si vous vous conduisez mal, ça sera de la lâcheté de votre part, car je n'ai pas le moyen de vous punir ; je ne peux pas vous mettre aux fers, vous savez qu'il n'y en a pas à bord et l'équipage est trop réduit pour cela ; je ne peux pas vous priver de votre quart de vin, vous en aurez besoin pour votre santé ; je ne peux pas vous retrancher sur vos gages, vous vous en fichez. Je m'adresse donc simplement à votre conscience, et je compte que vous ferez votre devoir, un peu par affection pour moi, beaucoup pour la mission dont nous sommes chargés, en n'oubliant jamais que vous tenez entre vos mains l'honneur de votre pays. »

Charcot a raconté lui-même, dans un ouvrage intitulé : *Autour du pôle Sud* (Paris, Flammarion, 1912, 2 vol.), les détails de son expédition. Nous ne pouvons en indiquer ici que les grandes lignes.

Le 1er février, apparaît le premier iceberg. Tout le monde, sur le pont, le contemple silencieusement. C'est un magnifique spectacle que « la teinte blanc bleuté de ses parois à pic, sillonnées de fentes et de crevasses d'un bleu d'outre-mer..., se détachant sur un arrière-plan de falaises nacrées, encadrées d'énormes glaciers qui descendent jusqu'à la mer. »

Puis les icebergs se multiplient. Ils affectent toutes les formes ; on dirait des châteaux-forts, avec des tourelles, des meurtrières, des ogives. La photographie n'en peut malheureusement rendre les tons bleutés et lumineux. Ce qui frappe le plus, c'est la vivacité des tons reflétés par les glaces

Pendant des mois, on va vivre dans ce décor féerique. Mais il faudra affronter de perpétuels dangers. On navigue dans l'inconnu et d'un instant à l'autre on peut heurter un seuil de glace, brèche insoupçonnée d'un iceberg. Il s'agit de s'engager entre les « corridors étroits qui n'ont pas plus de quatre ou cinq fois la largeur du *Français* et dont les parois lisses dépassent de beaucoup la hauteur du grand mât. »

On entend le choc sourd des vagues dans les crevasses et les grottes ; le jeu de « carambolage » avec les glaçons commence. Charcot s'aperçoit que, pour ce genre de navigation, il faut une vigie le plus haut possible dans les vergues. C'est lui qui grimpe au poste d'observation. On y installe un nid de corbeau en toile ; de là, on distingue mieux les chenaux libres, les points faibles de la glace. Ce que l'on cherche, ce n'est pas à atteindre le pôle Sud. Cet objectif viendra peut-être plus tard. Pour l'instant, il faut délimiter les terres, faire de la cartographie, recueillir des observations zoologiques, accumuler les données sur les problèmes polaires de toute nature.

La machine n'a pas attendu jusque-là pour donner des déboires ; les tubes crèvent l'un après l'autre. L'hélice ne tourne que par à-coups. On est obligé de réparer comme on peut. Ici, on ne jette pas l'ancre ; on accoste la banquise, on s'accroche à la glace à l'aide de grappins. Pendant que l'équipage travaille, les savants s'occupent. Matha installe son marégraphe, Turquet empaille des oiseaux, Gourdon s'arme de son marteau de géologue, Rey observe ses thermomètres, Pleneau dirige les réparations à la machine, et Charcot veille sur la sécurité générale.

— « Je ne trouve de vrai repos, dit-il, que dans la fatigue physique ; de ce côté je n'ai pas à me plaindre ; j'en ai plus qu'il ne m'en faut. »

Le 19 février, on appareille pour l'île Wiencke et le chenal de Roosen. Les terres ici ont encore des noms, mais les pointillés des côtes sont incertains. Un nouvel élément, les pingoins, animaux curieux, disciplinés, familiers, entrent dans la vie des explorateurs. « Au bout de quelques jours, on est si bons amis que les pingoins viennent se réfugier dans les jambes des hommes si les chiens font mine de les attaquer. » Charcot a défendu de les tuer sans nécessité, ainsi que les phoques, dont les yeux ronds le contemplent sans méfiance. Mais on sera obligé de s'en servir, — étrange combustible mêlé à la graisse de phoque, — pour obtenir de l'eau douce, en les faisant brûler sous une lessiveuse pleine de glace. Il y a souvent des moments d'anxiété, ceux où l'on entend la coque racler sur les blocs.

« Nous avons à peine la place de virer, écrit Charcot. « Machine en arrière ! » Un choc, un grincement, notre arrière se soulève un peu, puis retombe, le glaçon a passé. « En avant, droite toute ! » Moment d'angoisse où le corps tout entier se contracte en faisant comme l'effort du mouvement que je voudrais voir faire au bateau. Un instant d'hésitation peut nous perdre, il faut risquer le coup, il y a des mains contractées sur la lisse, mais la voix de l'homme de barre, claire et calme, répond : « Droite, toute ! » Lentement la grande falaise abrupte qui nous menace et nous domine, défile devant le beaupré qui la rase à un mètre à peine. Aucune glace n'arrête notre arrière. C'est paré. « Zéro-zéro ! » répond le timonier, et rapidement, maintenant, avec le courant, nous

glissons le long de cette grande muraille noire qui, heureusement, se continue, verticale, à de grandes profondeurs. »

Le commandant se préoccupe aussi de trouver un bon hivernage. Il avait espéré pouvoir l'éviter ; il y a quelque temps qu'il n'y compte plus. Le 26 février 1904, on est par le travers des îles Biscoë, mais la condition des glaces y est si mauvaise qu'il faut chercher ailleurs. Pour la première fois, les explorateurs rencontrent le vrai mauvais temps ; il est si dur qu'ils ne pouvaient même pas malgré toute leur expérience de la mer, en imaginer la rigueur.

« La neige, en petits cristaux durs et serrés, en aiguilles fines, pénètre dans notre peau, dans nos yeux, provoquant une horrible douleur... Nous sommes à la cape [5] et le petit bateau est magnifique. Les hommes et l'officier de quart, emmitouflés dans les cirés et les anoraks, sont cramponnés à leur poste, transis de froid, courbatus et brisés par l'effort, la figure crispée, la barbe remplie de cristaux blancs... A la barre, un matelot, un des plus énergiques et des plus courageux, souffre tellement qu'il pleure de douleur, frappant rageusement ses pauvres mains engourdies, tapant ses pieds que le froid brûle. A la lueur rose de la lampe de l'habitacle qui fait briller la neige, je distingue sa figure tourmentée et les grosses larmes qui la sillonnent. Mais lorsque j'approche, d'un mouvement brusque, il passe sa mitaine sur ses yeux, et, essayant de rire :

— C'est du beau temps pour faire pommer les choux, commandant !

Je me mets à côté de lui et je prends de temps en temps la barre pour le laisser profiter de la plus exquise jouissance, mettre ses mains dans ses poches ! Dans la nuit et dans la tempête, dans la neige et dans la brume, nous avons plaisanté, puis nous avons causé gravement ; il m'a conté ses affections, ses ambitions, ses rêves ; tantôt lui, tantôt moi, nous trébuchions, nous raccrochant lourdement l'un à l'autre, et le vent hurlait et le bateau gémissait. Au bout d'une heure, lorsqu'une silhouette noire, allant d'un bord à l'autre, se rattrapant en glissant et pirouettant sur le pont glacé, est venue de l'avant pour prendre son quart à la barre :

— Bonsoir, commandant, me dit-il, en partant ; dire qu'on la trouve dure, nous autres, et qu'on va tranquillement briquer son lit et dormir, pendant que vous faites le même métier que nous, et que de plus, sur le pont ou en bas, votre tête travaille... »

C'est qu'il fallait payer de sa personne. Charcot maintient le moral de ses hommes, à force d'énergie et de dépense d'activité. Un des officiers, Rey, est malade. Le commandant reste seul avec Matha, l'autre officier, pour assurer les quarts. Durant quatre jours, il ne peut ni se déshabiller, ni même retirer ses bottes.

Le 3 mars, le rideau de brume se déchire subitement. Une vingtaine d'icebergs montent la garde devant l'île Wandel, qui vient de se montrer. Bien vite on approche, on s'amarre à l'île, on établit des barrages avec des mâts et vergues de rechange C'est là que l'on va hiverner, par 65°5 de latitude sud et 64° de longitude à l'ouest de Paris, à la limite des découvertes de la *Belgica*, sur la côte ouest de la Terre de Graham, à un degré plus au sud que Nordenskjold sur la côte est de la même terre, dans une région encore inexplorée.

[5] C'est-à-dire avec très peu de voiles

V

L'île Wandel forme une des rives du chenal Lemaire. Elle est toute recouverte d'une épaisse couche de névé de neige et de glace. Les glaçons les plus proches du navire ont dû être retenus par des chaînes. Parfois, quand la tempête fait rage, les amarres cassent et les gros glaçons se pressent en grondant, mais ils forment barrage et se tournent en protecteurs.

Cependant les hommes n'ont pas perdu de temps. On a débarqué et installé une maison démontable, composée de panneaux de bois garnis d'amiante contre l'incendie. Dans cette maison, il a fallu ranger les vivres qui permettraient de subsister au cas où le bateau serait rompu par les glaces. On a attelé les chiens, agiles, batailleurs et irritables. La vie s'organise dans le campement improvisé. Charcot donne l'exemple et prend un tub sur le pont, malgré le froid. Le samedi est jour de lessive et les pingoins s'ébahissent au déballage des caleçons et chaussettes ou chemises qui flottent au vent. Le dimanche soir, on sort le gramophone et il y a concert ; le menu est plus soigné. Les jours de fête sont attentivement marqués. On s'habitue au rôti de pingoin. Le cuisinier présente un jour du boudin de sang de phoque ! On mange même du cormoran. Charcot se livre à des études bactériologiques, Matha et Rallier du Baty à des mensurations. Turquet empaille, étiquette ses bocaux et ses collections. Gourdon classe ses cailloux. Pleneau, compagnon idéal, entretient la bonne humeur. On s'efforce de distraire l'équipage par des inventions plaisantes, des courses en skis ou en traîneaux arbitrées par Pleneau, avec distributions de médailles taillées dans des boîtes de conserves. On lit même les journaux,... mais ceux de l'année précédente. Le bateau possède aussi une bibliothèque. Rallier du Baty est le plus cultivé. Neveu d'amiral il a accepté le poste de simple matelot, par goût des aventures. Le mécanicien Libois a son atelier à l'avant, où il fabrique tout ce que l'on veut clés, scalpels, pinces, etc. On transforme les boîtes de conserves en sceaux, tuyaux de poêle, flotteurs, filtres à chaud, étuves et même pots de fleurs. Rozo, le cuisinier, embarqué à l'improviste à Buenos-Ayres, est un vrai personnage de roman, on ne sait ni son âge ni son vrai nom ; il a tout vu, tout lu, il connaît le monde entier ; par les plus grands froids il va pieds nus dans ses savates. Hervéou taille, avec Gourdon, une route dans la glace, et on la baptise « avenue Victor Hugo ». Puis on construit en pierres ce qui sera la cabine magnétique.

La fin de mars approche. En France, c'est le printemps qui s'annonce. Mais là-bas, c'est l'hiver qui vient à grands pas. Les rafales deviennent de plus en plus rudes.

Mais tout cela, c'est la vie extérieure. N'y aura-t-il rien pour le dedans ? Rien pour l'âme ? Charcot est fils d'un peuple catholique, mais que le scientisme a desséché en partie et grandement dérouté. Combien de Français prétendent n'avoir plus de religion ou, s'ils en ont une, ne savent plus exactement laquelle ! C'est à cela que nous a conduits un excès de connaissances mal classées, mal digérées. Voici les réflexions de Charcot, où

perce le sentiment religieux, tel qu'il l'éprouve à cette époque de sa vie :

« Et les icebergs et la mer, et les grandes montagnes et les rochers et la lune et les ombres elles-mêmes sont des divinités puissantes, larges, calmes, majestueuses dans le néant. Le roulement sourd des glaces, le grondement d'une avalanche lointaine semblent leur respiration ou leur voix. Je me suis découvert et *j'ai prié*. Ma prière non formulée, débordement de ma pensée à travers l'espace, rejoignait mon pays et les miens dans ce monde civilisé, si agité, mais si petit. Toute d'affection, d'amour et d'espoir, sans haine, sans jalousie, elle montait encore plus haut, plus loin et cependant plus près, vers ceux que j'aimais, qui m'ont fait homme, qui ne sont plus et dont je cherche toujours l'approbation. La volonté de réussir dans cette œuvre que je crois belle, de faire mon devoir et de le bien faire, s'affermissait encore davantage en moi, *par cette invocation qui s'adressait à Dieu, ou aux dieux, à Allah, à Wacondah, à la Nature, qu'importe !* Et tandis qu'elle débordait de mon âme, je sentais mes membres plus pesants dans leur vigueur, ma poitrine plus large, mon cerveau plus dégagé, tout imbibé par les émanations puissantes des forces grandioses qui m'entouraient. »

En lisant ces lignes à la fois si émouvantes et si décevantes, il semble que l'on assiste à cette recherche décrite par S. Paul dans son discours à l'Aréopage : « Les hommes le cherchent et le trouvent *comme à tâtons*, quoiqu'il ne soit pas loin de chacun de nous, car c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être... » *(Actes des Apôtres*, XVII, 27). On a beau essayer de détruire la religion, elle est un fait proprement et profondément humain Impossible de la déraciner en nous, à moins de nous abrutir totalement !

Avril est arrivé. Tous ont revêtu l'*anorak*, c'est-à-dire un capuchon de grosse toile brune imperméable. Auprès de la maison démontable, on a bâti, a la mode groenlandaise, deux maisons en blocs de glace. En mai, le froid augmente. Les pingoins sont partis. On s'habitue à la compagnie des cormorans, qui ne sont pas du tout farouches. La nuit, on entend ronfler les phoques le long du navire. Tous les agrès sont couverts de dentelles de givre. Le thermomètre atteint —39°. Au milieu de juillet, Matha tombe sérieusement malade ; Charcot diagnostique une myocardite ; il s'alarme, il se reproche d'avoir entraîné ce compagnon si loin. Un mois plus tard, il va mieux. On a organisé une excursion pour découvrir un autre détroit vers le sud ; cinq explorateurs seulement en feront partie. Une première tentative échoue : une barrière de jeune glace oblige à revenir au navire En septembre, on recommence, par —30°. L'équipe reste six jours absente. Elle réussit à reconnaître le sud de l'île.

Passons rapidement sur la fin de cette première expédition, qui ne devait être qu'un préambule dans la carrière de Jean Charcot. Elle se termina par le retour en France, dans les premiers mois de 1905, après 22 mois d'absence. Mais le navire *Le Français* avait échoué sur un banc de sable du Rio de la Plata.

L'intervalle entre la première et la seconde expédition fut marqué par de nombreuses conférences publiques de Charcot et par son mariage avec la fille de l'avocat Cléry. Ce mariage fut religieux. On a compris que le précédent avec Jeanne Hugo divorcée d'avec Léon Daudet, n'avait pu être qu'une union civile.

Le second voyage d'exploration au pôle Sud s'organisa avec plus d'ampleur que le premier. Le gouvernement donna une subvention de 600.000 francs. D'autres souscriptions élevèrent le budget à 780.000 francs. Le prince Albert de Monaco prêta de coûteux instruments. Un nouveau navire fut construit à St-Malo. Il fut appelé du nom que préférait Charcot : *Pourquoi pas ?*

L'expérience acquise a permis de nouveaux aménagements : trois laboratoires, deux à l'arrière et un dans le carré, communiquant avec la cabine du commandant. L'avant du bateau est particulièrement consolidé à l'intérieur.

Le 18 mai 1908, le *Pourquoi pas ?* est achevé, et peu après solennellement baptisé. Les aménagements se poursuivent avec sollicitude. Le départ est fixé au mois d'août. La femme de Charcot a décidé de l'accompagner jusqu'au seuil des glaces polaires. Presque tout l'équipage du *Français* remet de nouveau « sac à bord », mais il y a une quinzaine de nouveaux.

Par contre, l'état-major n'est plus le même, sauf Gourdon, le géologue. Pleneau est parti en prospection en Mongolie. Trois enseignes de vaisseau représentent la marine française, et trois savants, en dehors de Gourdon, la recherche scientifique.

Il ne fallut que deux mois pour atteindre Rio-de-Janeiro, et huit jours plus tard, Buenos-Ayres. Partout, accueil triomphal. Le 1er décembre 1908, le *Pourquoi pas ?* est arrivé au terme des régions civilisées, à Puntas-Arenas. C'est là que s'opère la dure séparation de Charcot et de sa jeune femme, qui reviendra par un paquebot quelconque.

Pourtant, au sud du cap Horn, vers l'île Déception, on rencontre une vraie flotte de baleiniers norvégiens. « L'odeur seule suffirait à trahir leur présence : celle des cadavres de baleines qu'on est en train de dépecer. Triste paysage que ces pêcheries, avec les squelettes des grands cétacés se dressant sur la neige ! »

Charcot fraternise avec ces hommes rudes, mais très courtois, et qui s'empressent de lui céder tout le charbon dont ils peuvent disposer. Il est heureux de constater que sa précédente expédition, celle du *Français*, a déjà servi à étendre les lieux de pêche, grâce à la nouvelle carte de l'île Wandel relevée par lui. Bientôt il parvient à cette île elle-même. Il y retrouve les vestiges de son précédent hivernage.

Mais Charcot veut, cette fois, pousser plus avant. Il s'avance rapidement vers le sud. Il peut se payer le luxe de donner des noms aux baies et aux caps, vierges encore de toute approche humaine. Il crée une nomenclature géographique : Port-Circoncision, Mont-du-Français, Mont-du-Matin, île Victor Hugo, Terre Loubet, etc. « Il a l'impression d'être un seigneur qui inspecte son domaine de roc et de glace, et les pingoins, comme de fidèles sujets, viennent le saluer. » Cette visite ne se fait pas sans incidents. Un jour, il fait une excursion avec Gourdon et Godfroy ; la banquise se referme derrière lui et il est contraint d'abandonner sa baleinière. Mais le *Pourquoi pas ?* heureusement vient le recueillir avec ses compagnons. Deux jours plus tard, le navire s'échoue sur un iceberg ; il faut attendre la marée haute et, à toute vapeur, faire machine arrière pour se dégager.

Le 14 janvier 1909, il atteint la limite des terres

connues, l'extrémité de la Terre Adélaïde, et il appelle Cap-Alexandra la pointe qui la termine.

« Des caps, des glaciers, des monts se laissent distinguer plus au sud, dans la brume ; cette fois, ce sont des terres nouvelles, et une grande émotion l'envahit ainsi que ses compagnons. On avance prudemment, en sondant, car des rochers à fleur d'eau meublent la baie immense qui s'étend devant eux et qu'encombre aussi la banquise. »

Cette baie, vous pouvez la chercher sur les atlas récents, au-delà du Cercle polaire antarctique, c'est-à-dire aux environs du 67° de latitude sud, et vers le 70° degré de longitude ouest de Greenwich Elle s'appelle la baie Marguerite. Tout ce qui, dans ces parages, est connu sur nos cartes, a été découvert par Charcot, et la Terre la plus au sud, au-delà du 70° de latitude, porte son nom à lui.

Mais il ne la découvrira qu'en 1910. Pour le moment, il se voit obligé de remonter plus au nord, jusqu'au Port-Circoncision, pour hiverner.

C'est que le mois d'avril amène les premiers grands froids. En mai, l'ouragan souffle pendant 21 jours sans arrêt. Une atmosphère sombre et brumeuse tient lieu de jour, durant quelques heures. L'équipage connaît de rudes épreuves. Ce n'est pas sans un sourire que Charcot retrouve sur son journal du précédent voyage le serment qu'il avait fait, en de pareilles circonstances, de ne plus courir de telles aventures. Une fois de plus, il se promet bien de ne plus mettre les pieds sur un bateau ! Au surplus, l'esprit n'est plus aussi enthousiaste sur le *Pourquoi pas ?* que sur le *Français*. Chacun semble faire l'expérience du « cafard polaire », conséquence de l'énorme solitude environnante et du cercle confiné de l'équipage. « Quoi de plus pénible que ces neuf mois en vase clos, entre hommes qui ne sont pas tous des amis, mais dont le seul lien est constitué par l'œuvre commune à accomplir ? »

La maladie s'en mêle, scorbut ou anémie polaire, on ne sait pas bien. Il y a de l'enflure aux jambes, de l'essouflement. Serait-ce de la myocardite, comme jadis avec Matha ? Finalement on reconnaît le scorbut, dû à l'usage trop continu des conserves. Et cela dure quatre mois ! Quelle dose d'énergie ne faut-il pas pour persévérer !

Quand le printemps antarctique revient enfin, au lieu de songer au retour, Charcot est heureux de remettre en marche la machine du *Pourquoi pas ?* C'est comme une résurrection. Mais il doit d'abord aller renouveler sa provision de charbon, auprès des baleiniers norvégiens de l'île Déception. Il n'y trouve pas de nouvelles des siens ! Quelle déception, — c'est bien le cas de le dire, — et cette île mérite bien son nom ! Mais il apprend que l'Américain Peary vient d'atteindre le pôle Nord, que Shackleton est parvenu à 112 milles du pôle Sud. Par comparaison, il estime que ses découvertes à lui sont peu de chose. Déception encore ! Une lettre de lui, de cette île, va nous dire ce que sont ses sentiments :

« Les résultats sont loin d'être nuls, mais cependant ce n'est pas ce que je rêvais et les succès de Shackleton, Peary, Cook, dont je me réjouis, feront paraître notre tentative comme bien médiocre. Cependant, j'ai fait ce que j'ai pu, dans des circonstances ingrates et difficiles. Pas gai, par exemple ; pas beaucoup de satisfactions, sur place tout au moins. J'ai été gravement atteint de myocardite, avec les jambes enflées jusqu'aux cuisses, mais j'ai souffert et lutté contre la maladie sans faiblir, et ce n'est que quand j'ai fini par me rendre compte que l'origine était le scorbut que j'ai pu me guérir. Je me suis vu faible, diminué,... avec rien de bien sensationnel dans l'expédition pour me remonter et j'ai encore plus souffert moralement que physiquement. Avec patience, sans un moment de violence ni de mauvaise humeur, j'ai conduit ma petite affaire et je crois vraiment avoir fait donner aux choses et aux gens leur maximum. Maintenant, il faut continuer, tâcher de sauver la mise par une campagne d'été fructueuse, mais les glaces s'annoncent mauvaises, les hommes sont fatigués par un hiver monotone et dur, le bateau également par une lutte dure dans les glaces et un échouage des plus graves qui a enlevé un gros morceau de l'avant. Je dois faire tout au monde pour éviter un second hivernage dont je n'ai nulle envie et que je crains même. J'ai hâte de retrouver mon bonheur, si je dois le retrouver, mais il faut aller de l'avant et faire son devoir ; c'est tout ce qui me guide, car Dieu sait si je tiens peu personnellement aux honneurs et à la gloire. »

Heureusement, il trouve de grandes sympathies parmi les pêcheurs de Déception. On l'entoure de prévenances, on lui fournit son charbon, un scaphandrier fait l'examen du *Pourquoi pas ?* Il y constate de graves avaries. Mais Charcot ne consent pas à renoncer ; il garde pour lui le redoutable secret, et il repart en effet. De nouveau, il s'installe dans son nid de corbeau, sur les vergues de l'avant, la jumelle en main. Peu de jours après, il découvre une terre inconnue, et il l'appelle la Terre Fallières. Ecoutez comment il s'émeut en cette occasion :

« Je fais remettre la machine en route et au grand étonnement de tous, contrairement aux décisions antérieures, je fais gouverner à l'est. Je déjeune rapidement pour n'attirer l'atenttion de personne et je remonte m'installer dans le nid de corbeau, avec mes jumelles.

Il n'y a plus de doute ; ce ne sont pas des icebergs qui dressent là-bas leurs sommets pointus vers le ciel, mais une terre, une terre nouvelle, une terre que l'on voit nettement à l'œil nu, une terre bien à nous.

Il faut avoir vécu ces mois d'attente et d'inquiétude, de crainte et d'insuccès, de désir de bien faire, de volonté de rapporter à son pays quelque chose dimportant, pour comprendre tout ce que contiennent ces deux mots, que je me répète à voix basse : *une terre nouvelle !* »

On manœuvre parmi les glaces pour s'approcher de cette terre. On y rencontre la mer libre, parmi de gigantesques icebergs, en lutte perpétuelle les uns contre les autres. Aussi vite que possible, on fait les observations indispensables, on navigue jusqu'au point atteint par Cook en 1774, au-delà des latitudes de Bellinghausen en 1821, et de Biscoë en février 1832.

Mais il ne s'agit pas de vaincre des records. On ne dépassera donc pas le 71°10 de latitude sud, car l'heure du retour a sonné. La provision de charbon s'épuise et la santé est précaire dans l'équipage. Le 25 janvier 1910, le *Pourquoi pas ?* met le cap sur la Terre de Feu, à la voile. En dix jours, malgré le gros temps et la brume, on atteint la baie Tuesday. Deux mois plus tard, on a traversé l'Atlantique. Aux premiers jours de juin 1910, Charcot retrouve sa femme et ses filles, à St-Pierre de Guernesey. Puis il atteint Le Havre, remonte la Seine et conduit le *Pourquoi pas ?* jusqu'à Rouen. Tous les villages, toutes les maisons

au bord du fleuve sont pavoisés en l'honneur du navire polaire. La seconde grande expédition de Charcot est terminée.

VI

La guerre de 1914 le surprit à St-Malo. Il dut en toute hâte conduire le *Pourquoi pas ?* à Cherbourg et le faire désarmer. Il était mobilisé comme médecin à trois galons dans les hôpitaux de Cherbourg. Mais il n'y put tenir et préféra le métier de corsaire. Le 14 décembre 1918, après l'armistice, une citation élogieuse résumait en ces termes son action militaire :

« A donné, depuis le début des hostilités, un haut exemple de dévouement, exerçant le commandement de deux bâtiments de patrouille, d'abord dans le nord de l'Ecosse, ensuite dans l'Atlantique et la Manche. A montré, au cours d'une rencontre du bâtiment spécial qu'il commandait et d'un sous-marin, le courage réfléchi, la décision et l'énergie d'un chef de grande autorité morale. »

Dès que la guerre fut terminée, Charcot revint à l'exploration : études géologiques, croisière sur les côtes de Tunisie, d'Irlande, des Feroë, d'Islande, du Groenland, chez les Esquimaux, expédition au Groenland avec l'explorateur danois Mikkelsen, voilà ce qui remplit les années 1918-1926.

A cette dernière date, il avait fait le vœu (platonique, il est vrai) de ne plus naviguer dans les glaces. Mais ce genre de serments ressemble, toute révérence gardée, à ceux des ivrognes. Et puis, un appel du devoir se fait entendre. L'aéronef italien *Italia* se perd en 1928. Charcot offre de participer aux secours. Son offre n'est pas acceptée. Le gouvernement italien préfère les recherches par avion. La France envoie alors le *Latham 47*, commandé par Guilbaud.

Presque immédiatement, cet appareil cesse de donner de ses nouvelles. Cette fois, le *Pourquoi pas ?* est admis à partir à son aide, avec le croiseur *Strasbourg*, sous les ordres d'un amiral. Il a retrouvé ses anciens compagnons, Pleneau et Gourdon. Il emmène aussi des savants qui se sont attachés à lui au cours de ses plus récentes campagnes, les deux Dangeard, Le Conte, Emmanuel.

Cette expédition se révèle très pénible. Charcot n'a pas sa liberté d'allures. L'amiral, — « qui n'a jamais vu de glace que dans une carafe », — l'a traité en « collégien », et lui donne ses ordres en termes secs et sans commentaires.

« Telle que l'avait conçue l'amiral, écrit Charcot, notre mission était des plus ingrates, puérile et inutile. Telle que je la conçois, et après avoir, à force de diplomatie, obtenu une certaine liberté d'action, elle peut, quoique difficilement, être intéressante. Mon programme intime est plus risqué que celui que m'assignait l'amiral, qui, avant tout, ne veut pas d'histoire, mais au moins s'il y a quelques chances de trouver les disparus dans cette région, le nécessaire aura été fait. »

Le 1er août, un terrible coup de vent force le *Pourquoi pas ?* à mettre à la cape. « A chaque coup de roulis ou de tangage, le hurlement continu du vent s'amplifiait d'un sifflement sinistre ; des masses de neige accumulées dans les hunes et sur les voiles tombaient avec un bruit mat sur le pont. Le commandant ou le sous-officier de quart valsait d'un bout à l'autre de la passerelle... » Et chacun songeait avec le cœur serré au sort du malheureux *Latham 47*, en dérive par un tel temps ! Charcot se ronge les poings. Il est convaincu qu'il rendrait plus de services, aurait plus de chances en exécutant un raid à terre parmi les neiges. Mais les ordres sont formels : il doit continuer à inspecter la banquise du Groenland. Et dans cette inspection, il est rare que la vue s'étende au-delà de 200 mètres !

Le 1er septembre, il revient découragé à Reykjavik. Ses instructions lui prescrivent de considérer sa mission comme terminée. Mais un coup de théâtre se produit Une dépêche de l'amiral lui demande s'il estime que le *Pourquoi pas ?* peut entreprendre une nouvelle croisière de recherches. Il répond en demandant des ordres. Quand ils arrivent, il comprend qu'il s'agit seulement de sauver la face. Il sait qu'il n'a aucune chance de retrouver les disparus. Pourtant, il s'apprête à obéir, quand un nouveau télégramme annonce qu'on vient de retrouver un flotteur du *Latham*. Désormais, les recherches sont abandonnées... Charcot respire. Il avait la responsabilité de 30 personnes à son bord et savait à la fois l'inutilité et les mortels périls de sa tâche. Le retour fut terriblement dur, par une houle énorme et un raz de marée effrayant.

Après son retour, Charcot est envahi par la mélancolie. Il sent le poids des années. Il a 62 ans en 1929. C'était l'âge de la retraite et il ne pouvait plus commander en titre son propre navire.

« Je range soigneusement, écrit-il, mes moufles, mes bottes, tous mes vêtements polaires ; avec mon bateau, ils furent les auxiliaires de mes premiers efforts et les témoins d illusions et d'espoirs qui disparaissent sous l'horizon du temps, comme les sommets des icebergs sous l'horizon de la banquise. Nous avons vieilli ensemble, nous nous sommes usés au même travail. Avons-nous terminé ? A Dieu vat ! »

Non, il n'avait pas terminé. S'il ne pouvait plus commander son navire, il pouvait encore être chef de mission, avec un officier des équipages à bord, comme commandant. Or il était question, dès 1929, de grouper, au cours des années 1932-1933, des missions d'études envoyées par la plupart des nations en différents points de l'univers, notamment dans les régions de glace, afin d'étudier les perturbations du champ magnétique terrestre. C'est ce que l'on appellera *l'Année polaire*. Un Comité se constitue parmi les directeurs des services météorologiques des diverses nations. Le président en est M. La Cour. Il tient compte des travaux déjà exécutés par Jean Charcot au Groenland et il propose comme secteur d'études pour la France le Scoreby Sund (prenez une carte du pôle arctique : vous trouverez ce point au lieu de rencontre du 70° de latitude nord avec la côte est du Groenland). Pendant que se prépare cette expédition, Charcot se rend avec le *Pourquoi pas ?* devenu célèbre dans tout l'univers, au congrès de l'Union géodésique et géophysique de Stockholm. Son prestige personnel fait de ce voyage une véritable ambassade diplomatique. L'accueil des Suédois est en effet des plus chaleureux. Charcot apprend que la mission allemande de l'*Année polaire*

revendique elle aussi le Scoreby Sund. Mais il défend victorieusement son projet. De retour, il agit dans les milieux politiques pour obtenir une subvention en faveur de la mission au Groenland et aussi une participation de la Marine française et de l'Académie des Sciences. Les choses ne vont pas toujours toutes seules. Les crédits sont refusés par la Commission des finances de la Chambre. Il faut se faire mendiant, multiplier les démarches, pour les arracher enfin, le 9 juillet 1931, cinq minutes avant la clôture de la session ordinaire.

En décembre, la mission s'organise. Charcot a fait nommer comme commandant le lieutenant de vaisseau Habert. Presque tout de suite un malentendu éclate. Ce malentendu est celui de deux générations qui ne peuvent plus se comprendre. Charcot était « vieux-jeu » ; il comprenait les missions scientifiques comme un héroïsme continu, dans la pauvreté, le désintéressement et l'énergie personnelle. Il a peine à admettre les prétentions des jeunes au « confort moderne ». Lui qui a eu tant de peine à obtenir des crédits, il voit d'un mauvais œil des dépenses excessives et, selon lui, inutiles. Il souffre intimement de sentir chez ces jeunes qui n'ont encore rien fait une désinvolture et un manque de déférence à son égard. Le commandant Habert devait le reconnaître dans la suite : « Votre idéal était la vie polaire. Nous l'avons bafouée. Nous avons meublé le silence blanc d'une cheminée d'usine et d'un bruit de moteur. Vous avez considéré notre mépris des contingences polaires, notre désir de les vaincre par des moyens modernes, comme un manque de respect pour votre personne. »

En réalité, il y avait là un aspect de ce drame que l'on retrouve, à l'heure actuelle, alors que le « progrès » marche à une allure accélérée, d'un bout à l'autre de la société, — sans en excepter, assure-t-on, le clergé et les monastères eux-mêmes, — l'incompréhension des « vieux » par les « jeunes » et réciproquement !

Heureusement, la tâche de Charcot se bornait au transport et à l'installation de la mission française sur la côte du Groenland. Ce fut l'objet de la campagne de 1932. Il y aura une station sur la côte, pour les recherches électro-magnétiques, et une autre sur un sommet de l'intérieur, pour les études aérologiques. La mission compte de véritables savants : le professeur Maurain, le chirurgien Jean-Louis Faure, le physiologiste Parat.

Le 11 août 1932, le pavillon français est hissé solennellement sur la maison achevée. Le *Pourquoi pas ?* revient à travers la tempête. Les glaces du Scoreby se referment sur la mission Habert, qui connaît des heures pathétiques, malgré tout le confort dont elle a voulu s'entourer et qui lui est de pauvre utilité. Le soleil a disparu du 13 novembre au 8 février. A Noël, le thermomètre marque 38° sous zéro. Mais les travaux se poursuivent sans interruption. Au mois d'août 1933, le *Pourquoi pas ?* accompagné du *Pollux*, amène le ravitaillement. Il revient encore l'année suivante, 1934, mais c'est pour ramener le matériel de l'Année polaire, non sans avoir eu à lutter contre l'envahissement de la banquise. Il réussit donc à embarquer les membres de la mission. Mais il a conduit au Groenland un groupe de chercheurs aventureux qui veulent y passer un an, pour étudier l'ethnographie du pays. Et il revient les trouver en 1935. C'est la mission Victor.

« Ceux-ci ne tarissent pas de détails savoureux sur leur année chez les Esquimaux. Jusqu'au mois de janvier, il y avait trop de glace pour les embarcations, pas assez de neige pour les traîneaux. Les raids avaient eu lieu de février à juin (environ 3.000 kilomètres en traîneau) et les croisières en kayak de juin à août (sur 1.000 kilomètres environ). Ils avaient vécu absolument comme des indigènes, parlant leur langue, chassant avec eux le phoque, l'ours et le requin. De l'exemple des vieux chasseurs, ils avaient appris comment on attire la curiosité du phoque au bord d'un trou dans la glace à l'aide de perles blanches, comment on le harponne de tout près, abrité derrière un écran, comment on le gonfle et en extrait la graisse précieuse qui, fondue dans les lampes de pierre, égaiera les tièdes maisons où se presse la maisonnée. Avec eux, ils avaient pêché l'augmassat, disposé devant les traîneaux les chiens en éventail, écouté les chants que les garçons improvisent aux veillées pour gagner le cœur des belles aux collerettes de perles, aux chignons bien lissés à l'huile de phoque. Les vieux leur avaient raconté comment jadis, avant que les Danois n'aient apporté les fusils, on combattait l'ours corps à corps, en lui enfonçant le bras dans la gueule, tandis qu'on tranchait l'artère fémorale. Ils avaient entendu aussi les lugubres histoires des famines où on était réduit à se repaître des voisins, à mesure qu'ils périssaient d'inanition ! Maintenant, disaient-ils, les Danois ont constitué des stocks de réserve et il n'y a plus de famine. Une fréquentation approfondie de la colonie esquimaude était tout à l'honneur de cette colonisation danoise, moins soucieuse de tirer des profits que d'améliorer l'existence de ces êtres, pacifiques de nature, qui vivent dans des conditions si dures... »

VII

Et enfin nous arrivons à la dernière croisière de Jean Charcot. Elle se déroula durant l'été de 1936. L'explorateur était, cette année même, atteint par la limite d'âge. Et pourtant il ne se sentait pas vieux. Mais la règle était rigoureuse. Charcot avait peine à s'y résigner. Il ne pouvait accepter l'inaction. A quelqu'un qui lui disait qu'il irait jusqu'à cent ans, il répondait :

« Ah ! non, mon petit, vous n'y pensez pas ! Je vois ça d'ici ! Mourir dans mon lit, gâteux, ou bien avec un cancer ou une bonne congestion. Voilà une chose qui m'empoisonnerait bougrement. Si ce n'était pas pour les miens, eh bien ! je vous prie de le croire, j'aimerais cent fois mieux mourir en mer !... »

Remarquons au passage que Charcot, dont nous avons dit les sentiments religieux à la fois si généreux et si vagues, lors de son premier voyage au pôle Sud, était revenu pleinement à la religion de ses ancêtres. Il était catholique dans toute la force du terme. Quand il prit le départ pour la dernière fois, en juillet 1936, il rendit visite à l'église de St-Servan.

— « Alors, tout est prêt, commandant. Vous partez demain, » lui dit le vicaire, en l'apercevant.

— « Non, tout n'est pas prêt, répondit simplement Charcot. Il faut encore que vous me donniez la communion. »

Et il alla s'agenouiller au confessionnal.

Il appareilla le 16 juillet. Il avait comme un pressentiment. Son regard s'attachait aux paysages familiers de la côte bretonne, comme pour dire adieu aux gens et aux choses. Que de souvenirs, sur

ces rives de St-Malo et de St-Servan ! « L'ombre des grands corsaires hante ces passes. Surcouf est là, Chateaubriand sur son roc, et tant de Bretons péris en mer, dont l'invisible présence tisse autour de St-Malo une atmosphère unique de force et d'orgueil. »

« Parat, Devaux, sont de nouveau à bord. Clovis Jacquiert, fils unique et orgueil d'un gendarme de Châlons-sur-Marne, un nouvel agrégé, assistant de Parat, un tout jeune peintre, Jean Badeuil, cinéaste amateur, les accompagnent. Mais il y a, cette année, un passager de luxe, Nemours Larronde, bibliothécaire de la Société de Géographie. Cérémonieux, mondain, il appartient à l'espèce de ces Anglais qui mettraient leur smoking pour dîner seuls sur une île déserte, après un naufrage. Il amuse par son élégance toute parisienne, ses étonnements successifs, mais il charme par sa bonne humeur, sa cordialité, sa simplicité. »

Le *Pourquoi pas ?* transporte du matériel scientifique à la mission Victor, qui va hiverner de nouveau à cent kilomètres plus au nord, au Groenland, avec une famille de treize Esquimaux, à Kangerlugsuatsiak. La mer est extraordinairement dégagée de glaces ; on n'en trouve pas le plus petit morceau du cap Farewell jusqu'à la passe du Scoreby Sund.

La mission Victor qui doit être rapatriée par le *Pourquoi pas ?* sera remplacée par Parat, Devaux et Jacquiert. En attendant, Charcot ne perd pas son temps. Le Groenland est encore mal connu au point de vue géographique. Du reste, l'empâtement des glaces change l'aspect des côtes, et il faut les dessiner à nouveau. Il opère donc des sondages, pour faire la carte marine des côtes. Il relève des sommets, il prend des vues, il rectifie la carte. « Voilà onze ans, dit-il, que je cherche à faire ce travail. »

Entre temps, il est obligé d'aller chercher du charbon à Isafjord, en Islande. Malheureusement la mauvaise qualité de ce charbon provoque une avarie à la machine du navire. Et il ne sait plus en prendre son parti avec bonne humeur, comme autrefois. Il se préoccupe de cet accident, qui va retarder son retour. Il songe surtout à la sécurité de ses passagers et de ses hommes. Il se tourmente pour son navire lui-même : « L'avenir de ce pauvre bateau, écrit-il, est bien noir. On en profitera pour s'en débarrasser... Nous avons été sauvés une ou deux fois par miracle, dans cette croisière. Mais les miracles ne se renouvellent pas toujours... »

Quelqu'un lui avait dit :

« Vous êtes infatigable. Vous voyagerez jusqu'à votre mort.

— Je l'espère bien. La mort n'est-elle pas un grand voyage ?

— Ce voyage-là, vous ne le ferez pas à bord du *Pourquoi pas ?*

— Pourquoi pas ? »

Le 14 septembre 1936, il écrivait encore une fois à sa sœur Jeanne : « Au cours des réparations de notre chaudière, on a trouvé des dégâts beaucoup plus considérables que ce que nous escomptions. Nous avons passé à côté d'un très grave accident et c'est une chance inouïe. Tout est réparé, essayé. Je ne suis pas dans l'état moral favorable. »

Il devait appareiller pour la France. Ses compagnons étaient gais ; lui seul restait grave, avec une tristesse inaccoutumée dans ses grands yeux noirs. Une tempête terrible lui fait retarder l'heure du départ. Mais, le 15 septembre au matin, le vent s'est apaisé, la mer aussi, le soleil éclaire à nouveau le décor familier des montagnes, le baromètre remonte. Cette fois-ci, c'est bien le départ. A ses amis d'Islande, qui lui crient au revoir du quai, Charcot répond en secouant la tête : « Au revoir là-haut ! » dit-il. Car il sait qu'il ne reviendra plus et que son adieu à l'Islande est définitif.

La mer est belle et riante. Le *Pourquoi pas ?* s'éloigne lentement. On distingue sur le pont, racontent les spectateurs de la côte, des nappes blanches agitées par des mains amicales.

Mais l'accalmie a été de courte durée. Vers 18 heures, la tempête reprend, soudaine et terrible, si terrible que l'on n'a jamais rien vu de semblable sur les côtes d'Islande. L'absence de navires dans ces parages n'a pas permis d'avertir à temps les postes de l'île de la situation météorologique.

Dans la capitale, Reykjavik, personne ne dort. Les maisons, les toits craquent et gémissent de façon sinistre. Tout le monde songe à ceux qui sont en mer. On espère pourtant que le *Pourquoi pas ?* aura eu le temps de doubler la pointe de Skagi et de prendre la route du sud. Il en a vu d'autres. Et il sera plus en sûreté au large que près de la côte, avec ses courants et ses récifs.

Il a bien en effet doublé la pointe ; mais le ciel est bouché et la pluie tombe. Et c'est dans ces conditions que le navire devra passer le trou de Reykjanès, en évitant les bancs de rochers qui font à l'Islande une sorte de raz de Sein. Le mauvais temps s'aggrave. Charcot et son pilote, Le Conniat, ont compris qu'ils ne peuvent lutter contre le vent debout. Ils ont donc viré. Mais il leur est impossible de rentrer à Reykjavik, car le golfe est orienté nord-nord-ouest-sud-sud-est, en sorte que par gros temps le navire embarderait à la lame. Il est probable que Charcot songe alors à atteindre le petit fjord d'Hvalfjord, tout près d'Akranès, qu'il considère comme un abri sûr et qu'il a déjà eu l'occasion d'utiliser en 1928. Les courants portent à terre et viendraient à son secours ; mais, sur plusieurs milles, des écueils bordent la côte. Comment les voir et les éviter ? Le petit trois-mâts est poussé vers ces écueils par la monstrueuse dépression qui se déplace à l'allure de cinquante milles à l'heure !

On a raconté dans les journaux que, par suite d'une erreur de navigation, le *Pourquoi pas ?* avait confondu les éclats des feux et manqué l'entrée de Reykjavik. Mais il n'a pas cherché à l'atteindre. L'unique survivant, Gonidec, a témoigné que Charcot voulait arriver en un point dont il a oublié le nom. Aucun journal du bord ne nous est parvenu pour éclairer les événements de cette nuit terrible. Mais il est peu probable que le rapport officiel soit exact. Seul le témoignage de Gonidec nous apporte quelques probabilités. Il semble bien en ressortir que ce ne fut pas le moins du monde par une « erreur de navigation », ou en raison d'une « longue dérive incontrôlable » que le bateau fut amené dans les parages d'Akranès. Assurément le refuge dans le Hvalfjord

n'était qu'un pis-aller, mais du moins l'effort pour y parvenir fut bien intentionnel.

Le navire était « à la cape », c'est-à-dire qu'on le maintenait debout au vent, sans faire route, « tribord amures, brigantine hissée, machine tournant à cent tours, barre toute à droite, pour tenir un cap aux environs de l'est-sud-est. » On ne saurait estimer sa dérive due aux courants. Le vent est d'une violence exceptionnelle et il tourne lentement vers le sud. La mer est très grosse, la pluie torrentielle. Vers 2 h. 45, à travers la pluie et la poussière des embruns, on aperçoit, à faible distance, un feu à éclat, légèrement sur l'avant de travers. Ce feu est difficile à identifier, mais sur la passerelle où se trouvent Charcot, le commandant, le second du bord (maître-pilote Floury) et le maître de quart, personne ne doute que ce soit le feu de la pointe d'Akranès.

Le commandant, se voyant très près du feu, sans doute à moins d'un mille, fait sonder. On trouve 30,35,45 mètres de fond. La route en dérive jetant à terre, il importe de manœuvrer. Une tentative pour changer la cape « tribord amures » échoue. Il faut donc virer pour prendre « bâbord amures », ce qui éloigne de terre [1].

Il est probable que dans cette manœuvre il s'en fallut de peu que le bateau ne heurtât les récifs qui bordent la pointe d'Akranès. Il dérive maintenant dans le nord-ouest et s'éloigne du feu aperçu Le baromètre vient de remonter brusquement, mais la mer est de plus en plus grosse et le vent force encore, rabattant de plus en plus la dérive vers la terre. La brigantine est mise en loques. Elle bat et casse les balancines de la corne. On amène le pic et on saisit la corne le long du mât. Vers 4 h. 30, c'est la flèche d'artimont qui s'abat, entraînant les antennes de T. S. F. Désormais, plus de contact par radio avec la terre et les autres navires.

Charcot n'a pas pris un instant de repos. Il n'a quitté un instant la passerelle que pour aller jeter un dernier regard aux photographies qui lui sont chères. Il sait que le bateau est perdu. Il pense que cette tempête est la réponse de Dieu aux angoisses qui remplissaient son cœur de lourds pressentiments. Il prend, d'un geste touchant, la mouette du navire, endormie dans sa cage, la caresse une dernière fois et lui rend la liberté. « Cette mouette, blanche comme une colombe, n'est-elle pas le symbole de leur prochaine délivrance à tous ? » Son esprit s'élève vers Dieu, en qui il croit de tout son cœur. Il fait le sacrifice de sa vie. Que la Providence le prenne, lui, ainsi qu'il l'a toujours souhaité, de la belle mort des marins !

Mais il veut encore tâcher de sauver les autres, « ses petits », comme il les appelle ! A 5 h., dans le jour naissant, on distingue les récifs tout autour du bateau. Charcot, qui a demandé la carte de la côte nord-ouest, tente de naviguer entre eux, à toute vapeur. Mais trop tard, car à 5 h. 15 le navire touche brutalement à deux reprises, sur un seuil rocheux. Il se couche sur tribord, puis une lame énorme l'entraîne, d'un bond immense, écrase les embarcations, projette la vedette à la mer... Il franchit le seuil où il a cogné, se redresse, sans voie d'eau, ayant fait tête à queue (on dit en termes de marine : « cap pour cap »). Dans l'horrible choc, la chaudière s'est disjointe, la vapeur s'échappe, la machine s'arrête. Le *Pourquoi pas ?* est désemparé et le courant l'entraîne à la dérive parmi les rochers. La lame formidable a emporté comme un fétu le premier maître de manœuvre Le Guen ; on le voit qui lutte à la nage, sans qu'on puisse lui porter secours. Tout le monde est sur le pont, avec les ceintures de sauvetage. Seul, le commandant Le Conniat n'a pas pris le temps de mettre la sienne. Les embarcations se fracassent ou chavirent contre le bord, dès qu'on essaie de les mettre à l'eau. Une dernière manœuvre est tentée : mouiller des deux bords, pour maintenir le bateau. Les chaînes filent, mais avant qu'elles aient eu le temps de rappeler le navire, celui-ci s'écrase contre un rocher, sa quille est arrachée. Il franchit le récif d'un dernier soubresaut et coule au-delà. Les lames énormes enlèvent un à un les hommes. « Oh ! les pauvres enfants ! » s'écrie Charcot, qui ne pense pas à lui-même. Gonidec a encore ce cri du cœur dans les oreilles !

Ce dernier, avant de nager de toutes ses forces vers la terre toute proche, jette un dernier regard en arrière. Il voit sur la passerelle toujours debout Charcot, Le Conniat, Floury et le Dr Parat. Il rattrape le quartier-maître mécanicien Péron, mais le voit couler avant d'arriver à la côte. Au bout de trois heures, Gonidec sent ses forces s'épuiser. Au moment de s'évanouir, il est saisi et sorti de l'eau par un jeune paysan islandais qui, pour le sauver, vient de se jeter sur les rochers balayés par le ressac.

Telle fut la fin de Charcot et de son beau navire ! Et il y a dans cette mort comme une dernière auréole, une suprême clarté. La foi du chrétien devait vaincre les forces déchaînées de la tempête !

[1] Prendre « amures à bâbord » signifie : disposer les voiles pour recevoir le vent de la gauche. « A tribord », pour recevoir le vent à droite.

QUESTIONS
de science ecclésiastique
CONSULTATIONS DIVERSES

Q. — Généralement, dans notre région, le mariage conclu dans l'infidélité est considéré comme un vrai mariage et par les missionnaires et par les noirs. Malgré cela et malgré toutes nos explications, les noirs croient que dans certains cas, même après le baptême, ils ont le droit de renvoyer leur première femme et d'en épouser une autre, à moins qu'on ne leur ait fait renouveler le consentement au moment du baptême.

***Qu'd ?* Faut-il leur faire renouveler le consentement au moment du baptême, ou se contenter simplement de leur donner la bénédiction nuptiale ? Ou faut-il, comme nous avons l'habitude de le faire au moment du baptême, leur faire exprimer la volonté de reconnaître leur conjoint légitime comme le veut l'Eglise ? Voici d'ailleurs la formule traduite : « Veux-tu le reconnaître pour ton conjoint, comme c'est exigé dans l'Eglise catholique ? »**

R. — Les noirs n'ont pas tout à fait tort de croire que, dans certains cas, après le baptême,